

Diane Chauvelot

L'hystérie vous salue bien!

Sexe et violence dans l'inconscient



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

L'hystérie vous salue bien !

DU MÊME AUTEUR

L'inconscient dans tous ses états, Point Hors ligne, 1990.

Pour l'amour de Freud, ou l'autre ronde, Denoël, coll. l'Espace analytique, 1992.

Diane Chauvelot

L'hystérie vous salue bien !

**Sexe et violence
dans l'inconscient**

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Maud Mannoni



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur le menace que represente pour l'avenir de l'écrit, tout particulièrement dans le domaine universitaire, le développement massif du « photocopillage ».

Cette pratique qui s'est généralisée, notamment dans les établissements d'enseignement, provoque une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que la reproduction et la vente sans autorisation, ainsi que le recel, sont passibles de poursuites. Les demandes d'autorisation de photocopier doivent être adressées à l'éditeur ou au Centre français d'exploitation du droit de copie : 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris. Tél. : 43 26 95 35.

© by Éditions Denoël, 1995
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24281.1
B 24281.9

Chapitre 1

L'hystérie d'antan

2024

2024

Les premiers écrits dont nous disposons concernant l'hystérie remontent à deux millénaires avant Jésus-Christ : c'est dire qu'elle préoccupe les hommes depuis longtemps.

Elle s'est toujours moulée sur les us et coutumes, sur les modes de pensée dominants, sur les préoccupations du moment. Elle a toujours réagi à la demande, la demande a changé, l'hystérie aussi.

Son histoire remonte à l'Antiquité égyptienne et son nom lui a été donné par un Grec. Elle a, de tout temps, intéressé les médecins, les philosophes, les religieux, mais bien peu les psychiatres puisqu'elle n'entrait pas dans le cadre des affections psychiques, et ce jusqu'à Galien, dont une observation nous montrera que, pour lui, la question s'était enfin posée.

Mais l'hystérie n'est plus ce qu'elle était : au point que son nom – qui fait référence à l'utérus – disparaît, et ce au grand dam de Pierre Janet qui écrivait : « Le mot hystérie doit être conservé (...) il serait très difficile aujourd'hui de le modifier, et, vraiment il a une si grande et si belle histoire qu'il serait pénible d'y renoncer¹. »

1. Pierre Janet, *L'État mental des hystériques : les accidents mentaux et les stigmates mentaux*, Paris, Rueff & Cie, vol.1, p. 300.

Ce pas a pourtant été fait par les Américains qui l'ont supprimé de la *Nomenclature générale des maladies* et du *Manuel de diagnostic des troubles mentaux* en 1952. Il y est remplacé par le terme « symptôme de conversion » : tel est le point final d'une histoire qui va de la haute Antiquité égyptienne et mésopotamienne jusqu'à Freud.

Mais que le savoir sur l'hystérie ait connu un sort parallèle à celui de la médecine, à savoir l'immobilisme et la langue de bois pendant des siècles, c'est ce qui apparaît si l'on considère le passé.

L'histoire de l'hystérie suit l'histoire de la médecine. Or, la médecine ayant eu tant de mal à se différencier comme science autonome, c'est une histoire des philosophies, donc des civilisations que nous avons à feuilleter. Elle nous offre des surprises nombreuses. Certaines idées s'imposent et défient le temps, d'autres sombrent dans l'oubli, d'autres s'éclipsent après avoir triomphé, puis refont surface quelques siècles plus tard et s'effacent à nouveau. Ce ne sont pas toujours les plus intéressantes qui survivent. Et lorsque les plus riches de promesses dominant enfin, c'est parfois pour être défendues avec une telle âpreté dans le mot à mot qu'elles se transforment en dogmes rigides et stériles, interdisant toute pensée créatrice; elles s'asphyxient par psittacisme.

Cette histoire comporte un enseignement pour nous, psychanalystes aujourd'hui.

Le premier manuel de médecine parvenu jusqu'à nous est un document découvert à Kahoun, en Égypte. Il date environ de 1900 av. J.-C.; il est, hélas, très incomplet. Mais ce qui en subsiste se rapporte essentiellement à l'hystérie, dénommée alors « troubles de l'utérus ». C'est en fait un traité énumérant les symptômes, les diagnostics et les traitements de ladite maladie. Ce qu'on y trouve, et qui nous

paraît aujourd'hui inacceptable, a néanmoins été accepté quasiment jusque'au XIX^e siècle :

– tous les symptômes que nous regroupons sous le nom d'hystérie ne sont imputables qu'au seul utérus. C'est dire que c'est la maladie d'un organe et que son origine en est sexuelle et spécifiquement féminine;

– l'utérus déclenche la maladie parce qu'il est en état d'inanition : il n'a pas ce qu'il désire;

– il manifeste son mécontentement en se déplaçant de manière intempestive.

La notion de base de la médecine ancienne concernant l'hystérie est celle de l'organe itinérant.

Il est considéré comme un animal vivant dans le corps de la femme, revendiquant et fouineur. Affamé – nous dirons : en manque –, il se déplace avec une sorte d'anxiété motrice, bousculant les autres organes sur son passage : il écrase les poumons et déclenche alors des étouffements, des sueurs; il coince le cœur et entraîne des palpitations; il monte dans la gorge et fait boule.

On se demande d'où a pu venir cette conception d'organe migrateur, inacceptable pour l'observation et la logique. Il semble que ce soit l'observation des prolapsus utérins qui ait donné l'idée de généraliser le déplacement de l'organe. Ce déplacement pathologique se fait vers le bas, comme si l'utérus excédé cherchait à prendre la sortie empruntée par des enfants issus de lui. Mais le prolapsus a sa pathogénie propre et n'est la cause d'aucune symptomatologie hystérique.

La méconnaissance de l'anatomie est patente, mais on a du mal à croire qu'aucun médecin curieux n'ait jamais eu l'occasion de pratiquer une autopsie, même en violation d'un interdit religieux. Comment admettre que les Grecs et les Romains aient su pratiquer la césarienne – sans laquelle l'histoire ne compterait pas Jules César – alors que le grand

Galien lui-même a décrit la matrice de la femme comme bicornue parce qu'il l'avait vue de cette forme sur une lapine ?

Quoi qu'il en soit, les médecins d'alors avaient, face à leurs hystériques, deux soucis :

- nourrir l'organe affamé,
- le persuader de regagner sa place.

Pour le nourrir, il fallait, bien sûr, marier les vierges et remarier les veuves.

Pour le persuader de reprendre sa place dans le pelvis, il fallait le tromper, le séduire. Ou bien on agissait par en haut, en faisant ingérer à la patiente des produits nauséabonds ou en lui faisant respirer des odeurs putrides, ou bien on faisait pénétrer dans son vagin de doux et suaves parfums balsamiques.

Cette notion d'utérus migrateur si sensible aux parfums va perdurer des siècles, jusqu'à Ambroise Paré, lequel a su fabriquer, à l'usage des hystériques, un spéculum à trous pour assurer la pénétration des vapeurs aromatiques à l'intérieur du conduit vaginal, qui, sans cela, n'est qu'une cavité virtuelle. D'ailleurs, les balsamiques à odeur forte, telle la valériane, étaient encore considérés comme des anti-hystériques spécifiques dans le *Manuel de pharmacologie* publié à Philadelphie en 1918, soit vingt-trois ans après les *Études sur l'hystérie*.

Bien d'autres documents que le papyrus de Kahoun témoignent de l'intérêt des médecins d'Égypte et de Mésopotamie pour l'hystérie. L'un d'eux, un peu plus récent (XVI^e siècle av. J.-C.), sorte de monographie générale traitant de la médecine, de l'obstétrique et de la chirurgie traumatique, est le papyrus Ebers, du nom de l'égyptologue allemand qui l'a découvert. Un long chapitre y est consacré à l'hystérie, sous le nom de « maladies des femmes ». Il prolonge ce qui était dit dans le papyrus de Kahoun, avec beau-

coup plus de précisions. Les principes utilisés pour *entraîner la matrice de la femme à regagner sa place* révèlent toute l'ingéniosité appliquée à soulager les femmes hystériques. S'y ajoutent non seulement des éléments magiques ou religieux, mais également sexuels réels ou symboliques.

Ainsi, on faisait asseoir la malade sur des draps humides parfumés, imprégnés de myrrhe liquide. Si l'organe itinérant n'obtempérait pas, on faisait plus : des fumigations d'excréments d'homme, séchés, mélangés à de l'encens, devaient dégager des fumées – et il est bien précisé : *Il faut que la fumée pénètre la vulve*. Au-delà des odeurs suaves, pour attirer l'utérus, on pouvait donc avoir recours à la présence d'un produit du sexe opposé. Enfin, on y voit décrit un raffinement symbolique : sur le charbon de bois odorant dont les fumées doivent pénétrer la vulve de la malade était placée une figurine phallique ; sa signification allait au-delà pour les Égyptiens puisque l'ibis était la représentation du dieu Thôt, divinité mâle, dieu du savoir et de la sagesse. Ce traitement était tout à fait rationnel vis-à-vis de ce qu'était pour eux la pathogénie des troubles hystériques. Qu'ils aient fait appel à une image mâle pour séduire un organe femelle troublé nous paraît logique et indique, sans le formuler, que la question était posée pour eux du comportement sexuel.

Par ailleurs, l'image d'un dieu marque le glissement d'une médecine rationnelle vers une médecine magico-religieuse, glissement qui s'est souvent opéré dans l'histoire de la médecine ; de sorte que les deux formes ont souvent coexisté.

Ces conceptions de l'étiologie et des traitements de l'hystérie sont la preuve de la continuité de la pensée médicale des Égyptiens de la Haute Époque jusqu'à la Grèce et jusqu'à Rome.

N'oublions pas que, pour Hippocrate lui-même, dans le *De morbis mulierum*¹ (Des maladies des femmes), la maladie qu'il a lui-même baptisée hystérie est due aux déplacements de l'utérus en état d'inanition. Et enfin rappelons que Platon lui-même dans le *Timée* écrit textuellement : « Chez les femmes (...) ce qu'on appelle la matrice ou l'utérus est un animal qui vit en elle avec le désir de faire des enfants. Lorsqu'il reste longtemps stérile après la période de la puberté, il a peine à le supporter, il s'indigne, il erre par tout le corps, bloque les conduits de l'haleine, empêche la respiration, cause une gêne extrême et occasionne des maladies de toutes sortes...². »

Si Platon est aussi sûr de lui dans ses affirmations, c'est qu'il se fait l'écho de l'opinion de son contemporain Hippocrate, qui, bien que son cadet, était déjà âgé de 87 ans lorsque Platon mourut.

On ne sait pas grand-chose de la vie d'Hippocrate, modeste et par conséquent discret, si ce n'est sa longévité qui n'est peut-être que légendaire. Il est né en 460 avant J.-C. — Platon avait déjà 33 ans — dans l'île de Cos, célèbre pour son école de médecine. Il voyagea beaucoup dans toute la Grèce. Il a laissé un *Corpus Hippocraticum* de soixante-douze volumes dont on ne peut garantir qu'il les ait tous écrits de sa main. On le connaît surtout à travers les Dialogues de Platon.

Il est manifeste qu'il persiste dans la voie ouverte par les Égyptiens. L'hystérie, pour lui, est bien une maladie provoquée par l'utérus — *hystera*. Il lui donne ce nom d'hystérie : il s'agit d'une précision plus que d'une novation. Le mot

1. Hippocrate, *De la nature de la femme* in *Œuvres complètes*, tr. E. Littré 1839-1861, vol.VIII, pp.73, 75, 87.

2. Platon, *Timée* (91, b, c), tr. L. Brisson, éd. E. Chambry/Paris, Garnier-Flammarion, 1969.

apparaît pour la première fois dans l'un de ses aphorismes : « Chez une femme attaquée d'hystérie — ou accouchant laborieusement — l'éternuement qui survient est favorable. » Autrement dit, la contraction spasmodique repousse l'utérus à sa place dans le pelvis. Enfin, il fait du mot un adjectif qualificatif quand il attribue à un déplacement de l'utérus le *globus hystericus* spécifique de la maladie.

Un seul organe malade entraînant n'importe quelle maladie, voilà bien le domaine de l'hystérie. La description des différents symptômes correspond à la géographie des différentes positions prises par l'organe itinérant, depuis les titillements sous les ongles des orteils jusqu'à la cécité ou l'aphasie hystériques, en passant par le gonflement des reins et la crise de foie. Sous la gouverne d'Hippocrate, on se devait de respecter le foie que toute manipulation devait éviter au cours des examens manuels cherchant à localiser l'utérus.

Les traitements de l'hystérie sont les mêmes que chez les Égyptiens, seulement moins sauvages. Mais, parallèlement aux fumigations, fétides pour le nez, aromatiques pour le bassin, on ouvre de force la bouche des malades pour leur faire avaler des boissons déplaisantes. Avec les jeunes filles, le médecin hippocratique était encore plus timoré : pas de fumigations, ni par en haut ni par en bas. Il leur était seulement recommandé de s'abstenir de mettre du parfum dans les cheveux et d'en respirer, et de prendre époux au plus vite.

Rien de tout cela n'est nouveau et ne légitime l'immense renommée d'Hippocrate. Toutefois, sans pour autant rejeter celle de l'organe migrateur, il a introduit la notion toute nouvelle de névropathie hystérique : mutisme hystérique, paraplégie hystérique, y sont dépeints avec exactitude. Il décrit des névralgies hystériques crurales ou sciatiques. Cependant, ce talent d'observation ne le fait pas renoncer à ce qu'il a appris à l'école de Cos. La matrice reste respon-

sable des symptômes même lorsqu'ils sont localisés aux jambes et aux pieds.

Pourtant, Hippocrate cherche à expliquer l'irritation de l'utérus, sans se contenter d'en prendre acte : la cause lui paraît en être la continence. D'une part, la continence dessèche l'utérus qui fuit sa place en quête d'humidité, d'autre part, elle entraîne une aménorrhée avec une rétention toxique. Ce problème de rétention sera repris plus tard par Galien, puis par Paracelse sous la forme de maladies du tartre. La continence implique un problème de sexualité, problème toujours sous-entendu depuis l'Antiquité, mais jamais explicité.

Ce à quoi Hippocrate s'attache encore et fait nouveauté, c'est la recherche du diagnostic différentiel qui va l'entraîner à établir des bases rationnelles à la médecine : l'observation, la réflexion et non la référence aux théories apprises. Ainsi, c'est au sujet de l'épilepsie que la question du diagnostic différentiel s'est posée : une épileptique qui se souvient qu'on lui a palpé le ventre pendant sa crise n'est pas une épileptique mais une hystérique. Il a observé que la vraie épileptique n'a aucun souvenir de sa crise.

Hippocrate a eu à se battre avec la conception de l'épilepsie en usage à son époque : c'était le mal divin, le mal sacré. Il n'a pas mâché ses mots pour affirmer que si on faisait de cette maladie une manifestation divine, c'était tout simplement parce qu'on n'y comprenait rien. Il affirmait – ce qui était audacieux et réellement nouveau – que toute maladie était due au dysfonctionnement d'un organe et non à une volonté divine malveillante. Il avance que l'épilepsie serait causée par une maladie du cerveau, dont il fait du même coup l'organe essentiel de la physiologie humaine.

C'est en partant de l'observation de l'épilepsie qu'Hippocrate est arrivé à une conception du cerveau humain qui

ne s'est pas démodée : c'est le siège de toutes les perceptions, de toutes les pensées, des rêves, des terreurs et de l'ignorance. Il est l'organe le plus important du corps humain au service duquel il fonctionne.

Si, pour lui, l'épilepsie ne peut être qu'une maladie du cerveau, l'hystérie n'est tout uniment qu'une maladie de l'utérus. Sa conception révolutionnaire de la priorité du cerveau et de la pensée a été totalement oubliée pendant les deux millénaires suivants durant lesquels on a pourtant récité Hippocrate par cœur et en latin : *Bonus, bona, bonum, et voilà pourquoi votre fille est muette*, écrivait Molière d'une jeune fille dont la mutité soudaine n'était certainement pas due à un ramollissement de la scissure de Rolando.

Il a pris parti pour l'expérimentation contre la théorie enseignée, il a fait de la médecine un art spécifique doté d'un langage technique, il a apporté à toute sa recherche ordre et méthode, il a eu la modestie de dénoncer le *primum non nocere*, il a eu la précaution de doter la profession d'une éthique d'honnêteté, l'audace de rompre avec la superbe et l'arrogance des confrères de son époque, et tout a été enfoui dans un catéchisme routinier jusqu'à ce qu'un autre, un millénaire plus tard, commence, lui aussi, par jeter son bonnet rouge par-dessus les moulins : Paracelse.

Asclépios

Grâce à Hippocrate, la Grèce disposait d'une médecine rationnelle fondée sur une éthique de rigueur et de modestie, à laquelle on prête allégeance par un serment. C'est ce même serment d'Hippocrate que les médecins sont tenus, encore aujourd'hui, de prononcer lors de leur soutenance de thèse.

Beaucoup de maladies étaient alors soignées avec succès, certains cancers étaient même opérés. Mais les médecins, qui avaient alors parfaitement le droit de n'accepter que les malades qu'ils pensaient tirer d'affaire à leur avantage, renonçaient à traiter certaines maladies chroniques confuses, et l'hystérie au premier chef. Pour ces malades-là, il restait bien sûr les secours de la religion et de la magie sur lesquels le peuple comptait le plus.

Mais, pour eux et surtout pour les hystériques, se leva la gloire d'une troisième médecine, fondée celle-là sur les rêves.

Les rêves avaient toujours été des messagers des dieux eux-mêmes, lesquels établissaient ainsi un contact vivant avec les hommes en prenant la peine de s'adresser à eux pour leur donner des explications ou des ordres. Tout au long de l'Antiquité, on a vu des destinées entièrement fondées sur un rêve : le grand Galien lui-même a dû sa carrière à un rêve. L'avènement du monothéisme vit Dieu, ou ses démons, ou ses saints, venir bouleverser nuitamment le destin des hommes. Cette emprise du rêve a duré depuis l'Antiquité la plus reculée, le livre de la clé des songes en main, jusqu'à Freud, qui, passant de l'universel de l'au-delà à l'individuel du vivant, en a fait l'expression des facéties de l'inconscient de chacun.

La nouvelle thérapeutique fondée sur le rêve s'adressait principalement à l'hystérie, que la médecine hippocratique abandonnait. Elle dépendait du culte d'Asclépios, dieu de la médecine, Asclépios qui incarne la passion de guérir.

Il était fils d'Apollon et d'une charmante jeune fille. Le père de celle-ci ignorant cette liaison avec un dieu, lui imposa de se marier avec un jeune homme du voisinage qui lui convenait. Apprenant ce mariage, Apollon, furieux, décida de brûler l'infidèle, mais la retira mourante du brasier quand il se souvint qu'elle portait un enfant de lui. Il sauva donc l'enfant – Asclépios – et le confia au centaure

Chiron, lui-même le médecin et savant le plus célèbre de son temps. Élevé dans les sciences des traitements et de l'herboristerie, le jeune Asclépios dépassa rapidement son éducateur et acquit une immense renommée; telle d'ailleurs qu'elle arrive jusqu'à Hadès, le dieu des enfers, qui en prit ombrage et alla se plaindre à Zeus : qu'allait devenir son empire si ce mortel, non content de guérir tous ses malades, allait maintenant jusqu'à ressusciter les morts? Depuis longtemps déjà, la barque de Charon abordait toujours vide au quai des enfers. Zeus prit sa demande en considération et décida la mort du fauteur de troubles, tandis qu'Apollon, invoquant sa paternité, s'y opposait. Zeus trancha le dilemme en appelant Asclépios dans l'Olympe : devenu un dieu, un immortel, il ne lui restait plus que le rêve pour entrer en contact avec ses malades¹. Grâce à quoi, il demeura pour le moins aussi efficace que de son vivant.

Son culte et ses consultations se déroulaient dans des temples érigés pour lui dans des régions champêtres séduisantes. Les temples étaient constitués de petites cellules fraîches, aérées, discrètes où venaient souvent se réfugier les serpents des alentours. Ces chambres ne comportaient qu'un meuble. Ce meuble était un divan.

L'hystérie, le rêve, le divan.

Le malade, accueilli par les prêtres, s'acquittait du sacrifice d'usage et, après des ablutions lustrales, allait s'allonger, détendu, sur son divan. Resté seul, il s'endormait rapi-

1. Ces versions de la légende d'Asclépios sont empruntées à Ilza Veith, *Histoire de l'hystérie*, Paris, Seghers, 1972, p. 24, et à Rullière, *Histoire de la médecine*, Paris, Masson, 1981, abrégé, pp. 5 et 56. Par ailleurs, le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal, Paris, PUF, 1969, cite, parmi plusieurs versions, l'une selon laquelle Asclépios aurait été foudroyé par Zeus qui craignait de le voir troubler l'ordre du monde par ses résurrections multiples.

dement et Asclépios lui apparaissait en rêve appuyé sur le bâton avec lequel il écartait les serpents, et donnait sa consultation. Il parlait au malade, expliquait, manipulait au besoin, et infailliblement le malade, si méfiant qu'il ait pu être au début, se réveillait guéri. Suggestion? Hypnose?

C'est l'hystérie qui a créé le dieu de la médecine, qui a alimenté les temples d'Asclépios et leurs servants. Car, si l'explosion de reconnaissance passée, le malade guéri regimbait à donner le petit cadeau d'usage, infailliblement sa maladie revenait. Des observations médicales nombreuses et détaillées ont été retrouvées, en particulier dans les ruines du grand temple d'Asclépios d'Epidaure. Bien plus circonstanciées que celles que l'on peut voir actuellement à Lourdes par exemple. Tout y était noté : la maladie, la réticence éventuelle du patient, l'intervention du dieu, la modalité de la guérison. Le problème des honoraires n'était point négligé : les plus pauvres offraient un cadeau des plus modestes — quelques figues ou du raisin —, mais les riches étaient incités à payer largement : en pièces d'or, voire par la construction d'un nouveau temple.

Donc, en plus de la médecine hippocratique rationnelle et de la médecine magico-religieuse populaire, a fleuri dans toute la Grèce une médecine fondée sur l'hystérie. On comptait plus de trois cents temples d'Asclépios pendant le règne d'Alexandre. Avec l'avènement du christianisme et le rayonnement de l'Empire romain, Asclépios se retrouve à Rome et devient Esculape.

Celse

Aulus Cornelius Celsius était un citoyen romain savant et érudit, dont on sait seulement qu'il vécut au premier siècle

L'hystérie vous salue bien!

Bien qu'elle soit nommée, identifiée comme maladie féminine dès l'Antiquité, l'hystérie est méconnue par les Egyptiens, les Grecs et les Romains, Hippocrate et Galien. Ils s'accordent sur l'idée qu'elle provient des troubles de l'utérus, organe migrateur selon certains. Si le culte d'Asclépios anticipe sur la psychothérapie, la médecine élabore des théories fumeuses sur les causes de l'hystérie et cherche à en venir à bout par onguents, fumigations et baumes. Jusqu'au jour où saint Augustin, la rejetant du côté du diable, fait taire le discours médical pour plusieurs siècles. Elle prend alors le masque du démon et de la sorcellerie, défiant le pouvoir religieux comme l'autorité politique. Affection de l'être parlant, protéiforme, imprévisible et contagieuse, elle fait échec au discours médical auquel elle emprunte souvent l'idée de ses troubles énigmatiques.

Diane Chauvelot le montre admirablement, l'hystérie n'est pas seulement, et depuis toujours, objet du refoulement, elle est symptôme social. Son histoire n'est qu'une suite de scandales, depuis le tapage des communautés de femmes - sorcières et faiseuses d'anges, possédées de Loudun, de Morzine - jusqu'aux suicides collectifs.

Le couple ensorcelée-exorciste fait longtemps recette. Quelques grandes figures de la médecine frôlent la vérité sans la découvrir : Paracelse récusant la docte ignorance ; Mesmer, qui semble exploiter la crédulité, mais ne comprend pas ce qu'il manie : le transfert ; Charcot refusant d'admettre l'étiologie sexuelle. Aujourd'hui, débaptisée et rhabillée, ici en "syndrome de conversion", là en "trouble de personnalité multiple", l'hystérie change son répertoire avec les modes, mais elle reste cette altération structurale que, seuls depuis Freud, les psychanalystes savent écouter.

L'auteur : Diane Chauvelot, médecin, psychiatre et psychanalyste, fut une des élèves les plus proches de Jacques Lacan. Membre de l'Ecole freudienne de sa fondation à sa dissolution, elle est cofondatrice des Cartels Constituants de l'analyse freudienne, puis, à leur implosion, d'Analyse Freudienne.

L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par
Maud Mannoni

Illustration de couverture:
Christiane Lorgues-Lapouge,
La cause en est cachée.
Photo Olivier Cuvelette.



B 24281.9  1.95
ISBN 2.207.24281.1
160 FF TTC